



Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at <http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content>.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

deeds of Sir Tristram at the Castle of Maidens seem to a certain extent to be divided between Ivanhoe and the King.

The second incident to which I wish to call attention is found in chapter forty-four of *Ivanhoe*, and the passage which it calls to mind in *Le Morte D'Arthur* is chapter six, book eighteen. Queen Guenevere is to be burned for "treason"—the poisoning of Sir Patrice at a feast—unless some knight will do battle for her against her accuser, Sir Mador de la Porte, and overcome him. Sir Launcelot, her usual champion, has been banished from court so that Sir Bors takes the Queen's part with the provision that he withdraw if a better knight come to take his place. The court assembles in the meadows near Westminster. The stake is ready and the two knights, Bors and Mador, withdraw to the opposite ends of the lists. At this point a knight in strange armor appears and volunteers to defend the Queen. Sir Bors withdraws in his favor, and the new champion and Sir Mador fight, with the result that the latter is badly wounded and forced to yield and to retract the charges which he has made against Guenevere. The stranger proves to be Sir Launcelot, who has taken this opportunity of righting himself at court.

In *Ivanhoe* the Jewess, Rebecca, has been condemned to death by fire for sorcery, in a court of Knights Templars. The Templars are assembled in the tiltyard at Templestowe. The stake and faggots are ready. Rebecca's accuser, Sir Brian de Bois-Guilbert, is waiting fully armed to prove his charges on anyone who may champion the young woman's cause. Just as her guilt is about to be declared established because of the absence of any defender, Sir Wilfred appears to do battle as Rebecca's champion. After some parleying the two knights charge each other. Very luckily for the nearly-disabled Ivanhoe, Sir Brian dies of some sort of stroke before the combat has really begun. As a result, the Jewess is freed, as the charge of sorcery is considered disproved.

These passages are, it is true, not alike to a remarkable degree, yet the germ of Scott's can be seen, it seems plain, in the chapter of *Le Morte D'Arthur* which has been summarized. The method of punishment, the lack of a defender and the scarcity of friends, the opportune arrival of a champion, and the outcome of the combat,—

these all point toward a relation between the two incidents. The ease with which Ivanhoe obtains his victory is due to the exigencies of Scott's story, of course, and is, therefore, an unimportant variation. Taking it and the other differences between the stories in both of the cases which I have cited, and considering them together with the parallels which have been brought out, one can, I believe, hardly escape admitting the existence of a certain relationship between those particular parts of *Ivanhoe* and of *Le Morte D'Arthur*.

R. S. FORSYTHE.

University of Kansas.

NOTE SUR LE POUR ET LE CONTRE DE VOLTAIRE

*Le Pour et le Contre*¹ est le titre donné en 1775 au poème intitulé jusqu'à cette date *Épître à Uranie*,² "argumentation rigoureuse contre la religion révélée"³ que Voltaire conclut par l'apologie de la "religion naturelle."—Il ne semble pas que l'*Épître à Uranie* ait été imprimée avant 1738,⁴ mais il est hors de doute qu'elle a été composée au plus tard en 1731⁵ et qu'elle courut à Paris en 1732.⁶

On identifie d'ordinaire l'*Épître à Uranie* avec une *Épître à Julie* qui serait perdue, mais que Voltaire aurait lue à Jean-Baptiste Rousseau en septembre 1722, lorsqu'il le rencontra à Bruxelles.⁷—Quelles preuves a-t-on de l'ex-

¹ *Œuvres complètes de Voltaire*, éd. Moland, ix, pp. 358-362.

² *Id.*, p. 358, n.; cf. Georges Bengesco, *Voltaire, Bibliographie de ses œuvres*, Paris, 1882-1885, I, pp. 160-161.

³ G. Lanson, *Voltaire*² (les Grands Ecrivains Français), Paris, 1910, p. 33.

⁴ G. Bengesco, *l. l.*; v. pourtant G. Desnoiresterres, *La Jeunesse de Voltaire*,² Paris, 1871, pp. 459-460.

⁵ *Œuv. Volt.*, xxxiii, p. 215 (lettre à Thieriot, du 30 juin 1731).

⁶ *Œuv. Volt.*, ix, p. 358, n.; G. Bengesco, *l. l.*; cf. Desnoiresterres, *l. l.*

⁷ *Id.*; *ibid.*; *ibid.*—M. Lanson, *l. l.*, a douté de cette identification: "il n'est pas sûr qu'il (Voltaire) écrivit ainsi en 1722," mais déjà il "pensait ainsi."

istence d'une *Épître à Julie*? La *Correspondance* de Voltaire n'y fait aucune allusion⁸ et la lettre écrite par Rousseau le 20 septembre 1722 à M. Boutet le fils⁹ exprime simplement le charme qu'il trouva à passer onze jours presque sans quitter Voltaire et à admirer sa *Ligue*. C'est seulement dans la lettre de Rousseau à M. N * * *, du 22 mai 1736,¹⁰ qu'il est fait mention de cette *Épître à Julie* "marquée au coin de l'impiété la plus noire": cette lettre étant postérieure au scandale que l'*Épître à Uranie* causa en 1732¹¹ et Voltaire étant alors en guerre ouverte avec Rousseau, la contradiction flagrante entre les deux récits de la rencontre à Bruxelles permet d'estimer que Rousseau a pu dénaturer en 1736 la vérité de 1722 et prêter à Voltaire une "impiété" précoce.¹²

S'il n'y a pas de preuves extérieures certaines en faveur de l'existence d'une *Épître à Julie* en 1722, on peut, ce semble, discerner que la philosophie de l'*Épître à Uranie* n'est exposée par Voltaire qu'à partir de 1728 au plus tôt. En effet, on lit dans l'*Épître à Uranie* que Dieu "demande compte à cent peuples divers" de l'"erreur d'un premier père:"

⁸ *Œuv.*, xxxiii, p. 73, n. 2 (lettre à Thieriot, de La Haye, 2 octobre 1722): Moland voit une allusion possible à l'*Épître à Uranie* dans ce passage: "Je viens d'achever un ouvrage d'un autre genre, que je vous montrerai à mon retour, et dont je ne peux vous rien dire à présent"; l'indication est beaucoup trop vague, à mon sens;—de même, p. 75, n. 1: "Ne dites de mes vers à personne" (lettre à Thieriot, de La Haye, 8 octobre 1722) (l'éditeur ne remarque pas que Voltaire, si l'on en croit sa lettre du 2 octobre, n'a pas envoyé ses vers à Thieriot).

⁹ *Œuvres de J. B. Rousseau*, Paris, Lefèvre, 1820, v, pp. 44-46.

¹⁰ *Id.*, *ibid.*, pp. 208-209.

¹¹ Cf. n. 6.

¹² Sur la guerre entre Voltaire et Rousseau, v. *Revue d'histoire littéraire de la France*, ix, pp. 562 sqq.—La lettre de 1736 est mensongère sur d'autres points: cf. Desnoiresterres, p. 235.—Rousseau indique (même lettre, p. 212) que Voltaire a converti les blasphèmes de l'*Épître à Julie* en blasphèmes moins horribles dans l'*Épître à Uranie*: il suffit de comparer certains passages de la *Henriade* (p. ex., *Œuvres*, viii, p. 116) aux passages correspondants de la *Ligue* (*id.*, p. 130) pour voir que ce n'est pas là l'ordinaire progression de l'impiété voltairienne.

Il punit au fond des enfers
L'ignorance invincible où lui-même il les plonge,
Lui qui veut éclairer et sauver l'univers!

Amérique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil,
Vous, nations hyperborées,

Que l'erreur entretient dans un si long sommeil,
Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées

Pour n'avoir pas su qu'autrefois,
Dans un autre hémisphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira sur la croix?

• • • • •
• • • • •
• • • • •

Songez que du Très-Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur

La religion naturelle;
Crois que de ton esprit la naïve candeur
Ne sera point l'objet de sa haine immortelle;
Crois que devant son trône, en tout temps, en tous lieux,

Le cœur du juste est précieux;
Crois qu'un bonze modeste, un dervis charitable,
Trouvent plutôt grâce à ses yeux
Qu'un janséniste impitoyable
Ou qu'un pontife ambitieux.¹³

—D'autre part, on trouve les mêmes idées, le même développement et souvent les mêmes expressions dans la *Henriade*:¹⁴ auprès de Dieu, "juge incorruptible," la Mort conduit les habitants de ce triste univers, Chinois, Persans, et

Les pâles habitants de ces froides contrées
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
Le bonze, avec des yeux sombres et pénitents,
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourments.

• • • • •
• • • • •
• • • • •

"Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême?
Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?"

Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des chrétiens, qu'ils n'avaient pu connaître?
Non. Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous:
Partout il nous instruit, partout il parle à nous;

¹³ *Œuv.*, ix, pp. 360-362.

¹⁴ Chant vii: *Œuv.*, viii, pp. 171-172.

*Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
Seule à jamais la même, et seule toujours pure.
Sur cette loi, sans doute, il juge les païens,
Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens."*

Il me paraît vraisemblable que ces deux passages représentent deux états de pensée contemporains.¹⁵ Or, ce texte de la *Henriade* n'apparaît que dans l'édition de 1730. L'édition de 1728 ignore la mention de l'Amérique et des nations hyperborées, la loi de la nature "gravée par Dieu dans les cœurs," le "cœur juste";¹⁶ dans la *Ligue*, de 1723, Dieu séparait seulement l'innocent du coupable: nulle allusion n'était faite à la diversité des religions ni à la loi de nature.¹⁷

Peut-on croire, dès lors, que Voltaire ait écrit en 1722 une *Epître à Julie* où il aurait exprimé (avec une gravité absente de son œuvre jusqu'au jour où il revient d'Angleterre) des idées qu'on voit s'affirmer chez lui après 1728 seulement? Je croirais plutôt que l'*Epître à Julie* est une invention de J. B. Rousseau.

A. TERRACHER.

The Johns Hopkins University.

*La Phonétique Castellane.*¹ Traité de phonétique descriptive et comparative par MOLTON AVERY COLTON. Paris, 1909. 8vo., 199 pp.

We have here, for the second time in four years, a work on Spanish phonetics by an American teacher. Both books are written in French, but in other respects they differ widely. Josselyn, in his *Etudes de Phonétique Espagnole* (1907), attempted to discover some of the elements common to the pronunciations of Andalusia, New

Castile, Old Castile, Leon, and Asturia, without, however, professing to write a complete treatise on the subject. Mr. Colton, on the other hand, confines himself to Old and New Castile, taking as his territory the country east and west of and along the railway line of Palencia, Valladolid, Madrid, and has written the most extensive study of Spanish phonetics so far published. Moreover, being a disciple of Paul Passy, Mr. Colton does not, like Mr. Josselyn, employ the experimental method. And, finally, the author of the present work bases his study on popular speech, while his predecessor chose the speech of the educated class. Mr. Colton states that "there is little difference between literary pronunciation and popular pronunciation, if in the two cases conversation be taken as the basis of observation" (p. 9). It is true that in Spain the difference between the speech of the common people and that of the "gente ilustrada" is much less marked than it is in France or in Germany, but it is hardly safe to assume that it is negligible. In consideration of all these elements, it is not surprising that the conclusions of the two authors often differ.

That the author is a novice, as he tells us himself (p. 5 and p. 81), may account for the freedom with which he criticizes the opinions of Baist (p. 81 and p. 179) and Jespersen (p. 190), the sharp attacks on the theories of Rousselot (p. 5), Vianna (p. 81) and Storm (p. 160), and the savage onslaughts on Araujo and Josselyn throughout the book. This is the one regrettable feature about a work which is, in other respects, deserving of high praise, for Mr. Colton is well informed in phonetic literature, he has an acute ear, he is a keen observer, his book contains many original ideas, and his discovery of metaphony in Castilian is, to say the least, noteworthy. He has the courage of his convictions, and whether one agrees with him or not, one can not help admiring his thoroughgoing honesty.

The author combats from first to last the doctrine that there are only five vowels in Castilian. This is his *cheval de bataille*. Without it, his book would be reduced by one-half. There must be more than five vowels, or else all of his theory of metaphony and much of what he says on vowel quantity will have to be abandoned. It is not surprising, therefore, that the last sentence in the

¹⁵ Il n'est pas impossible que le texte de l'*Epître*, plus agressif, à ce qu'il semble, soit un peu postérieur au texte de la *Henriade*.

¹⁶ *Œuv.*, VIII, pp. 191-192.—N'ayant à ma disposition aucune des éditions données par Voltaire, je m'en rapporte à l'édition de Moland.

¹⁷ *Id.*, p. 191.

¹ This book, in spite of the date on the title page, appeared in 1911. On sale with George W. Jones, 194 Main street, Annapolis, Md.